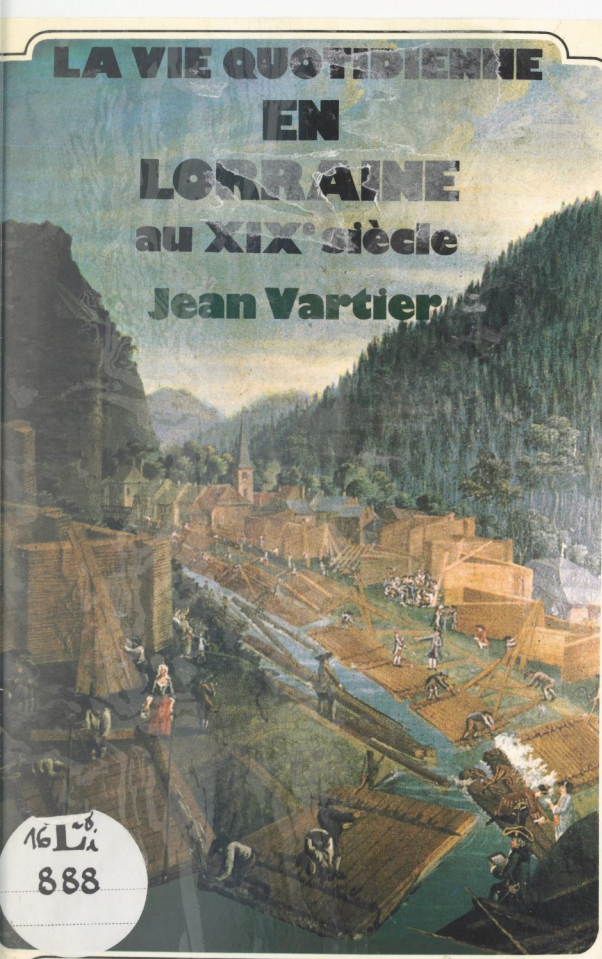
LA VIE QUOTIDIENNE EN LORRAINE au XIXe siècle

Jean Vartier



16 Lib. 888

HACHETTE LITTERATURE

Jean Vartier, né en 1927 à Rambervillers, a passé son adolescence dans l'Est.

Journaliste depuis plus de vingt ans à l'*Est Républicain,* il est servi par sa profonde connaissance des terroirs lorrains et comtois, sur lesquels il a exercé sa profession avant d'être nommé à Paris.

Passionné par l'étrange et le mystérieux, il a notamment publié *Sabbat, Juges et sorciers, Les procès d'animaux du Moyen Age à nos jours, Allan Kardec - La naissance du spiritisme,* (Hachette).

Dans l'ouvrage collectif où figure pour la première fois sa signature, *Nos Vosges* (1947), il s'était fait l'historiographe du maquis de sa ville natale. Dans *Histoires secrètes de l'Occupation en zone interdite* (1940-1944), il retrouvait, en l'élargissant, le thème qui lui tient à cœur.

*La vie quotidienne en Lorraine au XIX*e *siècle* procède d'une formule qui a fait ses preuves avec *La vie quotidienne dans le Massif Central au XIX*e *siècle,* de Jean Anglade.

Vartier 92/12

N.C.

LA VIE QUOTIDIENNE EN LORRAINE

au XIXe siècle

16° Li 28
888

DL - 25 10 1973 - 21615

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur :

Sabbat, Juges et Sorciers 8° Li27. 44
Les Procès d'animaux du Moyen Age à nos jours
Allan Kardec : la naissance du spiritisme AG Ln27 8984
Histoires secrètes de l'Occupation en zone interdite 8° LB58 11

Chez d'autres éditeurs :

Têtes de Turc chez les Têtes de Veau (épuisé) 8° Lk7 56165
Aux urnes citoyens ! (Colbert)
Histoires et Légendes de la Lorraine mystérieuse (Tchou)
Histoire de notre Lorraine (France-Empire)

JEAN VARTIER

LA VIE QUOTIDIENNE EN LORRAINE

au XIXe siècle

HACHETTE LITTÉRATURE

Il a été tiré de cet ouvrage
deux mille exemplaires reliés et numérotés,
constituant l'édition originale.

© *Librairie Hachette, 1973.*

Pour Yolande THIRIET

et en l'honneur de cette province dont nous ne pouvons nous déprendre.

Rêver de palmiers toute l'année, mais ne se sentir à l'aise qu'à l'altitude des sapins noirs de la montagne natale, quel enviable programme !

En amical hommage.

J. V.

Personne n'est tout à fait d'accord sur ce qui constitue l'unité de la Lorraine et compose l'air de famille de ses habitants. Ce qui laisse aux poètes une voie merveilleusement ouverte.

Avec sa montagne à l'est, son plateau à l'ouest et la diversité de ses terroirs, cette province n'est cohérente ni géographiquement, ni historiquement. Elle fut réunie à la France à des siècles différents, par morceaux qui ont longtemps hésité avant de se sentir solidaires : les trois évêchés de Metz, Toul et Verdun, les duchés de Lorraine et de Bar, la minuscule principauté de Salm-Salm.

Le découpage départemental fit de la Lorraine quatre belles portions : Meurthe, Moselle, Meuse et Vosges. Une cinquième, le Bassigny lorrain, avec Bourmont, se trouva rejetée arbitrairement en Haute-Marne.

Au lendemain du traité de Francfort, en 1871, les deux tiers de la Meurthe et le sixième de la Moselle qui nous restaient fusionnèrent en un seul département hélas frontalier : la Meurthe-et-Moselle.

Sous le Second Empire, Nancy supplanta Metz quant au nombre des habitants. Cela ne donnait pas aux Lorrains une capitale unique dont l'attraction eût été leur dénominateur commun.

Et pourtant la Lorraine s'imposait à eux comme une entité sentimentale dont la puissance s'exalta dans le déchirement provoqué par l'annexion.

Le cadre géographique de cette Vie Quotidienne *sera celui de la Lorraine à quatre départements jusqu'en 1871, puis de la Lorraine à trois départements d'après le désastre. Son amoindrissement, ressenti comme une amputation charnelle, la grandissait et érigeait, aux yeux de la Nation tout entière, le chardon de son blason en symbole de la revanche. Le centre de gravité de la France s'était sensiblement déplacé vers l'est, subissant l'aimantation de la fameuse ligne bleue des Vosges. A ce renfort d'affection pour la portion de Lorraine demeurée française correspondait son enrichissement économique, intellectuel, humain, imputable aux Alsaciens-Lorrains qui avaient opté pour la France, transplanté leurs entreprises et refait leur vie le plus près possible de la nouvelle — et provisoire — frontière.*

En dépit de son développement et des découvertes de gisements qui provoquent l'industrialisation galopante du nouveau bassin ferrifère de Briey, à la Belle Epoque, génératrice d'une immigration italienne massive, la Lorraine demeure globalement fidèle à un style de vie peu affecté par les conséquences de la révolution industrielle.

Prédominance de la campagne et de la bourgade sur la grande ville, de l'atelier sur la fabrique, des communautés d'affinités, concrétisées par les grandes veillées et les « couarails » (bavardages de vêprée), sur la solitude, l'anonymat ou les promiscuités contraignantes des cités tentaculaires.

Le chemin de fer n'a donné « la bougeotte » qu'à une minorité de Lorrains. Les idées nouvelles, l'enseignement obligatoire, l'accession à la vie politique et les gazettes à deux sous n'ont guère infléchi l'attitude de nos compatriotes face aux énigmes du destin. Ils continuent de puiser des réponses à une tradition orale pétrie de christianisme certes, mais d'où la voix des « vieux dieux expropriés » qu'invoque Barrès n'est pas tout à fait absente. Le merveilleux des conteurs de veillées, tel que le recense un Emmanuel Cosquin par exemple, en témoigne éloquemment qui associe les prodiges de Jean de l'Ours aux miracles de la Vierge Marie. La conquête du ciel par les premières machines volantes laisse intact le mythe de la Mounihennequin, ramassis de sorcières filant à l'altitude

des oies sauvages migratrices. Les sollicitations de l'événement qui construit l'Histoire, du progrès des techniques qui promet de changer radicalement la vie n'arrivent pas à prévaloir, sinon au voisinage de la mine et du haut fourneau et sinon à propos du « droit sacré » à la revanche, sur les attraits du cycle des fêtes, des saisons et des travaux.

Au carillon de la Saint-Sylvestre 1899, le douzième coup de minuit n'a pas provoqué l'écroulement de ce monde-là ni la condamnation de la sérénité métaphysique qu'il impliquait, dans l'intervalle compris entre une récolte désastreuse suivie de disette et le passage d'une épidémie de choléra-morbus. Il a obtenu un sursis de quatorze ans. Le tocsin annonciateur de la guerre en a eu raison.

Cette guerre, tous les Lorrains l'attendaient, la souhaitaient, afin que les provinces perdues rentrent vite dans le giron de la France. Pour comprendre jusqu'où nos compatriotes poussaient la notion de « l'ennemi héréditaire », une anecdote nous instruira mieux qu'un long discours.

A l'automne de 1911, le vignoble du Toulois — 4 500 hectares — avait produit une récolte exceptionnelle. Mais, catastrophe, les Champenois cessaient d'acheter le « vin gris ». Une réglementation draconienne sur la limitation des zones réservait l'appellation « Champagne » aux seuls vins produits dans le département de la Marne et dans un arrondissement de l'Aube. Consternation dans tout le vignoble et spécialement à Lucey.

Un homme sauvera la situation, M. Mondon [1]*, commissionnaire en vins à Ancy-sur-Moselle. Il propose aux récoltants d'acheter leur vin en bloc; de l'autre côté de la frontière, il sera vendu aux Prussiens sous l'étiquette « Moselwein ». Les patriotes du Toulois frémissent d'indignation mais, comme il faut bien vivre, finissent par accepter.*

C'est le jour de la livraison. « Au milieu du village, me raconte le chanoine Pol Rousselot, je les vois encore, s'alignent des dizaines de demi-muids. Un des vignerons, à la sortie de l'école, rassemble les gamins et leur dit : « Les gros tonneaux-

1. Le père de feu Raymond Mondon, ministre et maire de Metz.

là, ça perd un quart de litre dans une nuit; alors, tous à cheval, pissez dedans, ça les remplira, c'est bien bon pour les Prussiens. » Une fois les bondes retirées et les enfants en place, l'opération — pour ajouter à sa solennité — se fit au commandement. Evidemment, un verre de pipi dans un tonneau, ça ne se sentirait pas, mais les humiliés, les vaincus de 1871, pour être en paix avec leur conviction et leur (sainte) querelle, avaient besoin de se... soulager ainsi, par fils interposés.

TABLEAU DES ÉVÉNEMENTS LORRAINS SURVENUS ENTRE 1800 et 1914

1800 — Les départements lorrains reçoivent leurs premiers préfets. Celui de la Meurthe, Marquis, s'installe à Nancy au pavillon Alliot, place Stanislas.

— *7 novembre :* Arrivée à Lunéville de Joseph Bonaparte et du comte de Cobentzel chargés de conclure la paix entre la France et l'Autriche. (Ils ne quitteront la ville qu'en février 1801.)

1801 — Le Concordat ne laisse subsister en Lorraine que deux évêchés : Metz pour la Moselle, Nancy pour la Meurthe, la Meuse et les Vosges.

1802 — « Ce siècle avait deux ans... » Si Victor Hugo naquit à Besançon, le général Sigisbert Hugo, son père, était Nancéien et l'on raconte que, neuf mois plus tôt, l'enfant fut conçu sous la feuillée, après un repas champêtre au sommet du Donon.

— Fin de l'observation du décadi à Nancy. On en revient à la tradition du repos dominical.

— A Metz, installation dans l'abbaye Saint-Arnould de l'Ecole d'application de l'artillerie et du génie.

— La première filature des Vosges s'installe à Senones.

1805 — A Maréville, près de Nancy, ouverture de l'asile d'aliénés.

— *Août :* A Nancy, réception officielle de l'Impératrice Joséphine qui reçoit les compliments de huit jeunes filles (dont deux Israélites) également remar-

quables par leur beauté, leur éducation et leur costume.

1811 — La Lorraine célèbre avec un certain enthousiasme la naissance du Roi de Rome.

— Année dite de la Comète, marquée par une récolte exceptionnelle de vin, dans nos départements, vin dont l'armée sera le principal acheteur.

1814 — *14 janvier :* Les Russes occupent Nancy sans combat.

— *17 janvier :* Metz est entouré par l'ennemi, mais sa garnison tiendra jusqu'au 7 avril, date à laquelle un parlementaire russe viendra annoncer au général Durutte la chute de la capitale et la déchéance de Napoléon.

1815 — A Thionville, défense énergique du général Sigisbert Hugo contre la poussée alliée. L'Empereur aurait dit, apprenant ce haut fait : « Hugo est un brave et je m'en souviendrai. » Il était bien temps.

— Refusant d'admettre la Restauration, les Messins proclament Napoléon II empereur et affirment leur fidélité au drapeau tricolore.

1816 — Une déplorable récolte provoque, au cours de l'hiver 1816-1817, une disette dont Metz souffrira particulièrement.

1817 — La Verrerie de Baccarat (verre à vitre et verre « en table »), rachetée par un Belge, M. Vonèche, se transforme en cristallerie.

1821 — Les premiers métiers à tisser mécaniques, importés d'Angleterre, fonctionnent dans les Vosges.

— Mathieu de Dombasle publie le *Calendrier du Bon Cultivateur.*

1822 — François de Wendel inaugure le premier haut fourneau lorrain fonctionnant au coke.

1823 — Rétablissement des diocèses de Verdun, pour la Meuse, et de Saint-Dié, pour les Vosges.

— *1er mars :* Ouverture, par Mathieu de Dombasle, à Roville-devant-Bayon, de sa ferme expérimentale qui deviendra le premier institut agricole de France.

1824 — A Nancy, création de l'Ecole forestière.

— *14 juin :* A Roville-devant-Bayon, organisation par Mathieu de Dombasle du premier en date pour la France des Concours de labour.

1826 — Exhumation au cimetière de Boudonville des restes des ducs de Lorraine, profanés sous la Révolution pour récupérer le plomb des cercueils et, le 9 novembre, à l'occasion de leur retour à la Chapelle Ronde, à Nancy, cérémonie expiatoire présidée par Mgr de Forbin-Janson.

1828 — *Septembre :* Voyage de Charles X en Lorraine (et en Alsace) avec étapes à Verdun, Metz, Sarrebourg à l'aller, puis au retour d'Alsace, à Saint-Dié, Baccarat, Lunéville, Nancy et Bar-le-Duc.

— Année de loups : au cours de battues ordonnées, on en a tué, pour le seul département de la Meurthe, 822 dont 4 louves pleines, 24 louves non pleines, 19 loups et 775 louveteaux.

1830 — Mgr de Forbin-Janson, évêque de Nancy, trop compromis politiquement, est contraint de prendre en même temps que Charles X la route de l'exil. Des croix de mission sont abattues. A Metz et à Nancy, la foule s'en prend aux Grands Séminaires qui devront être fermés.

— Chez Nicolas Pellerin et Germain Vadet, imagiers à Epinal, le graveur Georgin commence sa série de « grands bois » sur l'épopée impériale dont la diffusion par le colportage servira si grandement le culte de Napoléon Ier.

1831 — Louis-Philippe et ses deux fils aînés visitent la Lorraine.

1832 — A Metz et à Nancy, réouverture des Grands Séminaires.

— A Saint-Dié, naissance de Jules Ferry.

— Epidémie de choléra qui oblige à ouvrir, en maintes localités, de nouveaux cimetières.

1834 — A Lunéville, conspiration républicaine dans la gar-

nison, dirigée par le maréchal des logis chef Clément Thomas.

1837 — Les frères Baillard, prêtres du diocèse de Nancy, qui avaient transporté depuis un an au Couvent Notre-Dame de Sion le noviciat des Frères des Ecoles Chrétiennes, sont déclarés hérétiques. (Cet épisode a fourni son thème à *La Colline inspirée* de Maurice Barrès.)

1844 — A Metz, au n° 2 de la rue Hautepierre, naissance de Paul, fils du capitaine Verlaine.

1846 — Mauvaise récolte suivie d'une disette qui, selon l'historien Mgr Aimond, « provoqua quelques désordres dans le pays ».

1847 — Près de Petite-Rosselle, un forage fait découvrir le charbon lorrain qui ne sera pas exploité avant 1856.

1848 — Dans les papeteries vosgiennes, la pâte de bois est utilisée pour la première fois en remplacement des chiffons.

— *26 février :* Quelques républicains envahissent l'Hôtel de Ville de Nancy et proclament la République, deux jours avant sa proclamation dans la capitale.

— *10 décembre :* Lors du scrutin présidentiel, les quatre départements lorrains donnent 385 525 suffrages à Louis-Napoléon, contre 65 065 au général Cavaignac.

1850 — *10 juillet :* Ouverture de la voie ferrée Metz-Nancy.

1851 — Ouverture du Musée lorrain.

1852 — *19 juin :* Nancy est relié à la capitale par la voie ferrée.

— *21 et 22 novembre :* Lors du scrutin sur le rétablissement de l'Empire, les quatre départements lorrains donnent 371 795 « oui » contre 8 981 « non ».

1853 — Le canal de la Marne au Rhin est achevé.

1854 — A Nancy, une faculté des Lettres et une faculté des Sciences s'ajoutent à l'école de Médecine créée en 1797.

— A Metz, naissance de François de Curel qui brillera dans l'art dramatique au Théâtre Libre avec *L'Envers d'une Sainte, Le Repas au Lion* (1897) et *La Nouvelle Idole* (1899).

— A Berig (Moselle), inauguration d'une statue à la gloire du guérisseur-rebouteur Waris, mort quatre ans plus tôt. La légende veut que la réparation d'une statue mutilée de la Vierge, dont il retrouva la main en labourant son champ, soit à l'origine de ses dons. « Sa mort a mis en deuil la contrée », dit l'inscription.

— A Nancy, naissance d'Hubert Lyautey.

1860 — A Metz, inauguration sur l'Esplanade d'une statue du maréchal Ney.

1861 — A Bar-le-Duc, naissance de Raymond Poincaré.

— Au château d'Alteville, près de Dieuze, naissance de Stanislas de Guaita, poète mystique et l'un des plus grands occultistes — sinon le plus grand de la fin du XIXe siècle. Ami d'enfance de Maurice Barrès.

1862 — Naissance à Charmes (Vosges) de Maurice Barrès.

1864 — L'année même où le droit de coalition et de grève est reconnu, sur le papier, aux ouvriers, les maîtres de forges lorrains, de Wendel en tête, s'unissent au sein du Comité des Forges, groupe de pression avec lequel les différents régimes devront compter pendant trois quarts de siècle.

1865 — Ouverture à Nancy d'une Faculté de Droit.

1866 — Epidémie de choléra.

— *Juillet :* Accueil enthousiaste à Bar-le-Duc, Toul et Nancy de l'Impératrice Eugénie et de son fils venus présider les fêtes du centenaire du rattachement des duchés à la couronne de France.

— A Sarrebourg, naissance du futur général Mangin.

1870 — A Paris, à la Bibliothèque Nationale où ses parents sont concierges, naissance d'Emile Chenin qui, sous le pseudonyme d'Emile Moselly, fera une belle carrière d'écrivain régionaliste lorrain (il était

originaire de Chaudenay, près de Toul), couronnée par le Prix Goncourt.

— *12 août :* L'armée du Kronprinz entre sans combat à Nancy.

— *9 octobre :* Les gardes nationaux (200 hommes) de Rambervillers (Vosges) résistent pendant un jour à 2 000 Prussiens, derrière leurs barricades. L'ennemi exercera sur les civils des représailles atroces qui constituent malgré tout une exception dans l'Est de la France.

— *27 octobre :* Signature par Bazaine de la capitulation de Metz et de l'armée que la place abritait. Les drapeaux des régiments assiégés qui auraient dû être brûlés (le maréchal a négligé d'en donner l'ordre) tombent aux mains de l'ennemi et sont emmenés à Berlin.

— *13 novembre :* Capitulation de la place de Verdun.

1871 — *27 mars :* La garnison de Bitche, qui ne s'est pas rendue, négocie une reddition dans l'honneur et sort de la forteresse avec armes, bagages et canons de campagne pour regagner nos lignes.

— *10 mai :* Jules Favre signe le traité de Francfort qui ampute le pays de l'Alsace, de cinq sixièmes de la Moselle et du tiers de la Meurthe.

1873 — A Lunéville, naissance de Charles Guérin à qui l'on doit tant et de si beaux vers...

Moi que rien de fécond ne tente dans la vie
La lutte, ni l'amour, ni les simples travaux
Et qui trouve, ironique entre les philosophes,
A douter de moi-même une âpre volupté.
Je sens le corps humain trop large pour mes strophes,
Le vieil air douloureux, d'autres l'ont mieux chanté... »

— Fin de l'occupation allemande à Nancy où, quelques jours plus tard s'installe le 26e R.I., dans une atmosphère enthousiaste qui annonce la revanche.

— Sur la colline de Sion-Vaudémont, couronnement

de la statue de Notre-Dame de Sion par le cardinal Césaire Mathieu, archevêque de Besançon, en présence de tous les prélats de Lorraine et d'Alsace-Lorraine.

1882 — A Nancy, le docteur Bernheim adhère aux théories formulées depuis quelques années par son confrère Liébault sur l'hypnose ou sommeil provoqué, ses caractéristiques, ses effets et ses applications thérapeutiques. Ses recherches aboutissent à la découverte des mécanismes de la suggestion. Il devient le chef de l'Ecole de Nancy et recevra Freud en stage.

— Découverte de nombreux et importants gisements de minerai de fer dans le Bassin de Briey demeuré à la France.

1883 — Les corsetiers de Bar-le-Duc se mettent en grève. La municipalité arbitrera le conflit.

1885 — *Mars :* Les nouvelles parvenues de Lang-Son, faisant passer pour un désastre un petit revers local, obligent le député déodatien Jules Ferry, pionnier de l'enseignement public, obligatoire et laïque, à présenter la démission du ministère qu'il présidait.

1887 — L'enlèvement du commissaire de police Schnoebelé par des agents allemands, à Pagny-sur-Moselle, nous met à deux doigts de la guerre.

— L'annonce de la candidature de Jules Ferry à la présidence de la République, en remplacement du démissionnaire Jules Grévy, déclenche l'émeute à Paris. Une manœuvre de Clemenceau rallie les radicaux à la candidature du modéré Sadi Carnot.

1888 — M. Barrès, qui est à Paris depuis six ans, publie *Sous l'œil des Barbares.* Bourget salue en lui un « écrivain de grande race ». Il est lancé.

1889 — M. Barrès est élu député de Nancy avec l'étiquette révisionniste (boulangiste).

— Naissance du quotidien *L'Est Républicain.*

1890 — Manifeste de Victor Prouvé, dans *La Lorraine Artiste :* « Bons ou mauvais, soyez avant tout de

votre époque; je préfère l'originalité primesautière d'un artiste à cette obéissance servile d'un copiste qui ne comprend pas... » En fonction de cette démarche, une pléiade d'artistes nancéiens, avec Gallé, Prouvé, Daum, Majorelle, Vallin, Grüber, André l'architecte, vont s'efforcer, dans les arts appliqués, de faire triompher un style pour notre temps, celui de la Belle-Epoque.

1891 — *9 avril :* L'explorateur Paul Crampel, né à Nancy en 1864, est parti de Libreville en direction du Chari. Il est abattu dans la brousse par des indigènes musulmans.

1892 — *Juin :* Visite de Sadi Carnot à Nancy.

1893 — *Mars :* Mort de Jules Ferry.

1894 — A trente-trois ans, Raymond Poincaré devient ministre dans le cabinet Duruy.

1895 — A Bussang, Maurice Pottecher crée en plein air sa pièce *Le Diable marchand de goutte*. C'est le point de départ de la fondation du Théâtre du Peuple.

— L'explorateur Emile Gentil, originaire de Volmunster (Moselle) reconnaît le cours du Chari supérieur.

1896 — Les facultés de Nancy sont constituées en université de plein droit.

1897 — Lyautey voit sortir de terre, à Madagascar, la petite ville d'Anzakobé dont il a lui-même tracé le plan sur le sol.

— Maurice Barrès publie *Les Déracinés*.

1905 — Grèves dures dans le Bassin ferrifère de Longwy.

1906 — Maurice Barrès est élu à l'Académie française.

1913 — *17 janvier :* Raymond Poincaré est élu Président de la République.

— *3 avril :* Un « zeppelin », dirigeable allemand égaré, atterrit sur le champ de manœuvre de Lunéville. Grosse émotion dans l'Est. Il peut pourtant repartir dès le lendemain.

AVERTISSEMENT

Selon la formule inaugurée par J. Anglade dans *La Vie quotidienne dans le Massif Central au XIXe siècle,* j'ai mis en scène des personnages représentatifs d'un style de vie et d'un type d'activité. Qu'il s'agisse du curé, du collégien, du luthier, etc., la grande majorité d'entre eux ont réellement existé et j'ai pu puiser en priorité dans leur biographie, voire dans leurs souvenirs, de quoi cerner l'art de vivre des hommes de leur corporation ou de leur entourage. Dans un ou deux cas, c'est-à-dire très exceptionnellement, ma démarche fut inverse. Mon personnage-échantillon est alors construit pour rassembler les données historiques de vie quotidienne communes à ceux de son terroir, de sa ville et de sa condition.

Plutôt que l'historien collectant des matériaux, puis les ordonnant dans le souci d'épuiser son sujet (sans prendre garde que l'épuisement peut aussi gagner... le lecteur), j'ai voulu rester le journaliste, soucieux de faire partager l'existence de ceux dont il avait choisi de pousser la porte ou, à l'instar du Diable Boiteux, de décoiffer la chaumière. Je demande pardon à toutes les portes que je n'ai pas poussées, à toutes les chaumières que je n'ai pas décoiffées, et qui auraient aussi mérité de l'être.

Et j'exprime ma reconnaissance à ceux qui m'ont aidé, dans ces « enquêtes », par la rigueur de leurs investigations et la minutie de leurs travaux retrouvés, pour la plupart, dans

les annales de nos sociétés savantes. On lira leurs noms dans la bibliographie. L'expression de ma gratitude ira tout spécialement enfin aux amis qui m'ont conseillé ou qui, ayant science et qualité pour revoir certains chapitres de cet ouvrage, se sont prêtés à cette épreuve de si bonne grâce et avec une vigilance si efficace.

Tel est le cas du professeur Jean Hartemann, de l'Académie de Stanislas, qui s'est penché sur les confidences de la sage-femme, du général Pierre Bertin, spécialiste de l'histoire militaire du XIXe siècle, du chanoine Pol Rousselot, de Jean Robinet, président de l'Association des Ecrivains-Paysans, de Georges Poull, historien, de mon confrère vosgien Jean Bossu et de Mme Lesueur, d'Epinal, qui m'a fait profiter de ses recherches sur la vie des colporteurs de Chamagne.

PREMIÈRE PARTIE

LES HOMMES ET LES TRAVAUX
LE LANGAGE ET LE SAVOIR

CHAPITRE PREMIER

SAGE-FEMME EN MOSELLE ET AUTRES LIEUX : LES MÉMOIRES DE LA « MÈRE TERRIBLE »

Mon nom est Adeline Gérardin. Comme ma mère, comme ma grand-mère, je suis sage-femme. Je ne me résigne pas à écrire : j'ai été sage-femme. Est-ce coquetterie? Non pas. Qui ne m'a entendue proclamer que j'avais mis au monde près de sept mille enfants, la population d'un honnête chef-lieu d'arrondissement? Annoncer pareil chiffre, c'est accuser son âge. Mais un curé qui n'a plus la force de gravir les trois marches de l'autel ne dira jamais : « J'ai été prêtre. » Le même scrupule me retient. On est sage-femme (aussi) pour l'éternité.

J'ai reçu la visite, il y a trois jours, du savant docteur Alban Fournier de Rambervillers [1]. Nous avons passé l'après-midi ensemble. Les mauvaises langues prétendent qu'il s'intéresse à tout, sauf à la médecine. Nous avons surtout parlé, c'est

1. Le docteur Alban Fournier, né à La Salle (Vosges) en 1842 avait fait sa médecine à Paris et s'était fixé à Rambervillers où il n'exerça que peu de temps. Attiré par l'érudition et passionné par la mise en valeur touristique du Massif vosgien — création et jalonnement de sentiers — il présidait la section des Hautes-Vosges du Club Alpin Français. On lui doit de nombreuses communications sur l'histoire locale, le folklore, la toponymie ainsi qu'un magistral ouvrage : *Du Donon au Ballon d'Alsace*. A Rambervillers, il s'occupait activement des œuvres de bienfaisance et de la Société de Secours Mutuels. Quoique élu maire à deux reprises, il refusa cette fonction et cet honneur. Il est mort en 1904. Une rue de Rambervillers porte son nom.

vrai, des coutumes, des croyances et des superstitions liées à la naissance des petits d'hommes. Il m'a questionnée sur les mœurs des paysans de la banlieue messine, où j'ai exercé de 1861 à 1871, et sur les singularités des paysans d'ici, de cette mi-montagne à cheval sur les départements de la Meurthe-et-Moselle et des Vosges où m'a conduit mon refus de vivre sous le régime prussien.

Le docteur Fournier m'a affirmé que tout ce que j'avais retenu, en allant de chevet en berceau, avait une importance considérable pour la science appelée folk-lore [1]. « Quel dommage, m'a-t-il dit, que de tels trésors demeurent enfouis dans votre mémoire! J'ai bien pris au vol quelques notes. Mais j'ai la conviction que cela est bien peu, au prix de ce que l'expérience d'une vie vous a appris. Vous racontez à merveille. Que n'écrivez-vous vos mémoires? »

J'y avais déjà songé mollement, trouvant chaque jour d'excellentes raisons d'y renoncer, ou tout au moins d'y surseoir. « Qui amuserai-je, après ma mort, avec ces vieilleries? » Et je me replongeais dans Victor Hugo et Zola (n'en dites mot à mon curé, surtout!), ma passion, mon vice longtemps réprimé, avec l'application que met ma voisine, septuagénaire aussi, à réciter chapelet sur chapelet. Elle travaille aux pièces. Plus elle débitera d'*Ave,* plus elle raccourcira son temps de Purgatoire.

Arriverai-je au bout du cahier que j'ai entamé? Le docteur Alban Fournier, à qui j'ai finalement obéi, pourra-t-il puiser dans ces pages de quoi faire avancer d'un pas, ou de la longueur d'un sabot de bois, la science qu'on appelle folklore? Un écrit ressemble à un enfant qu'on met au monde. Bien fol est qui parie sur sa longévité. Que cet écrit arrive sur le bureau du docteur ou qu'inachevé, il soit découvert par un étranger, dans le tiroir à secret de mon secrétaire, au lendemain de la mise à l'encan de mon mobilier, ou cinquante ans plus tard, qu'il soit brûlé ou imprimé, peu importe. Je vais refaire le chemin, pour moi-même d'abord.

1. Folk-lore, au XIXe siècle, s'écrivait encore en deux mots.

Ma grand-mère Jeanne avait prêté serment deux ou trois ans avant la Révolution dans je ne sais plus quelle église de Metz. En ce temps-là, les accoucheuses étaient élues, à la pluralité des voix, par l'assemblée des femmes de la paroisse, sous la présidence du curé. Avant le vote, le prêtre avait fait invoquer l'Esprit-Saint. Ainsi font les évêques à l'ouverture d'un concile. Peut-être bien que les candidates avaient déjà prêté la main à la matrone en titre, dans quelques foyers, et s'y entendaient un peu en palpation et en exploration. Peut-être bien qu'elles avaient une idée sur la façon dont l'enfant devait se présenter pour que le passage se fasse sans anicroche. L'interrogatoire ne portait pas là-dessus. Le prêtre exigeait seulement de la postulante qu'elle soit bonne chrétienne « conformément aux statuts de Monseigneur l'Evêque ». Il s'assurait surtout, par une répétition, de sa parfaite connaissance du rite du baptême puisque la tâche lui incombait d'administrer ce sacrement, en cas de nécessité. Il était plus important pour elle, aux yeux du curé et de ses électrices, de savoir baptiser un moribond bleuissant que de savoir le ranimer. Les contemporaines de ma grand-mère Jeanne étaient des pourvoyeuses du Paradis.

Encore fallait-il que l'enfant soit vivant pour être baptisé. Dans nos campagnes, où les enseignements du curé n'étaient pas mis en doute par les petites gens, le comble de la désolation ne consistait pas à perdre un enfant en bas âge, mais à le perdre avant qu'on ait tracé sur son front, avec l'eau lustrale, le signe de croix qui lui ouvrait à deux battants les portes du Paradis. Les enfants morts-nés ou morts sans baptême, véritables sacrifiés selon le dogme, habitent et habiteront pour l'éternité dans les limbes, à l'écart des rayons de la divinité. Cette différence de traitement dans l'ordre surnaturel révoltait les parents les plus dociles à la volonté du Seigneur. On avait créé depuis des siècles des parades à cette fatalité. Certaines statues de la Vierge passèrent pour ressusciter les enfants morts-nés que l'on posait à leurs pieds, au milieu d'un buisson de cierges incandescents. Elles les ressuscitaient quelques secondes, le temps d'un baptême... à l'esbrouffe. (Qu'on me pardonne le mot, je n'en vois pas

de plus approprié.) Parmi les vierges coutumières de ce genre de miracles, on citait : Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, dans l'église Saint-Georges de Nancy, la Vierge de Benoîte-Vaux, dans la Meuse, Notre-Dame de Pallon, à Arnaville près de Toul, la Vierge Noire du Lac de la Meix, à quelques kilomètres d'ici. J'ai ouï dire que les matrones trempaient le petit cadavre dans le lac, très vite, et le baptisaient aussitôt. Il se peut que certaines contractions du corps, causées par la brusque immersion, aient pu donner, aux braves gens qui opéraient, l'illusion d'un retour éphémère à la vie. Quand cette provocation au miracle se faisait dans les chapelles, on reconnaissait ordinairement la résurrection passagère à la sudation du cadavre, à une hémorragie nasale ou au fait qu'une plume, un duvet d'oiseau, placé sous les narines du « miraculé » s'élevait légèrement dans les airs, preuve d'une... respiration. Mais ce mouvement de la plume était dû à la proximité des cierges allumés. Il est évident que la fraude contribua plus d'une fois à améliorer les effets attendus. La suppression des cloisons entre les limbes et le paradis était à ce prix [1].

1. L'ethnologue P. Saintyves, qui a consacré une étude à la résurrection des enfants morts-nés, écrit : « Il y avait tout un monde d'ermites, de sages-femmes et de sacristains qui n'eussent pas ou qui eussent très mal vécu sans le miracle... »

Dans le même esprit, du XIVe au XVIIe siècle, les châtreurs ou coupeurs de cochons firent une concurrence acharnée aux sages-femmes, médecins, chirurgiens, barbiers dans l'exécution de l'opération césarienne, tant sur les femmes vivantes que sur les femmes mortes en gésine. Ne fallait-il pas baptiser fœtus ou embryons donnant de vagues signes de vie? Pendant des siècles, d'interminables discussions théologiques s'instaurèrent sur le point de savoir à quel âge minimum le produit de la conception devait être baptisé sous peine d'être détourné vers les limbes.

Dans un savant traité daté de 1610, Denys Van Der Sterre « prouve » que l'enfant est parfois vivant... quelques heures après la mort de celle qui le portait!

« Jacques Nufer, coupeur de cochons à Sigershausen, appela auprès de sa femme en couches onze sages-femmes et chirurgiens qui ne purent la délivrer. Alors il demanda au sénéchal la permission de lui ouvrir le ventre. Cette permission lui fut accordée, il fit l'opération et chacun fut saisi d'étonnement. » (Barthélémy, *Curiosités médicales...*)

La Lorraine inconnue des montreurs de saints, des flotteurs de bois, des luthiers qui assaisonnent leurs vernis aux herbes magiques.
La Lorraine insolite des « père-la-pudeur » de Metz, des « pousse-à-la-revanche » de Nancy, et du curé... républicain de Pont-à-Mousson.
Mais aussi la Lorraine-Far-West du pays de l'acier, avec ses métamorphoses et ses convulsions.

*Anonyme de la fin du XVIIIe* - **Le flottage du bois**
Mairie de Raon l'Etape - Photo MARCK.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du CNL Centre national du livre